

Manotti - DOA

L'honorable société

folio
policier

Extrait de la publication

FOLIO POLICIER

Dominique Manotti - DOA

L'honorable société

Gallimard

© *Dominique Manotti & DOA, 2010.*
© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

Née à Paris en 1942, Dominique Manotti a enseigné l'histoire économique contemporaine. Autrefois militante syndicale, elle publie son premier roman en 1995, *Sombre Sentier* (sur le problème des sans-papiers), puis *À nos chevaux* (sur le blanchiment d'argent), *Nos fantastiques années fric* (sur le trafic d'armes). Ce dernier a été adapté au cinéma sous le titre *Une affaire d'État*. En 2008, elle a reçu le CWA Duncan Lawrie International Dagger pour *Lorraine connection*. Écrivain engagée, Dominique Manotti chronique notre société à travers tous les prismes économiques, sociaux et politiques.

DOA (Dead On Arrival) est romancier et scénariste. Il est l'auteur à la Série Noire de *Citoyens clandestins* (Grand Prix de littérature policière 2007), du *Serpent aux mille coupures* paru en 2009, et, en 2011, de *L'honorable société* écrit avec Dominique Manotti (Grand Prix de littérature policière 2011). Lecteur compulsif sur le tard, il aime le cinéma, la BD, David Bowie, la musique électronique et apprécie aussi la cuisine, les bons vins, le Laphroaig et les Gran Panatelas.

« Toute classe qui aspire à la domination
doit conquérir d'abord le pouvoir politique
pour représenter à son tour son intérêt propre
comme étant l'intérêt général. »

KARL MARX,
L'idéologie allemande

Vendredi

Le studio est grand, aéré, au dernier étage d'un vieil immeuble parisien, au fond d'une cour. Les deux fenêtres sont ouvertes. Dehors, les toits et, ici ou là, les échos de télévisions en sourdine. Plus loin, présente, discrète, la rumeur de la ville. Aux murs, des affiches de baleines, de marées noires, de champignons atomiques annoncent une apocalypse prochaine, avec une petite note jubilatoire.

Trois jeunes sont là.

Au centre de la pièce, Julien Courvoisier, un blondinet *grassouille* dans la vingtaine, est assis devant une vieille porte en bois posée sur des tréteaux, où trône, au milieu d'un capharnaüm de papiers et de cadavres de bières, un iMac 24 pouces d'un blanc immaculé, sur lequel il travaille, concentré et fébrile. À l'écran, ce n'est pas un bureau *OSX Tiger* qui s'affiche, mais *Windows Vista*, le dernier cri Microsoft en matière de système d'exploitation. Un pointeur de souris s'y déplace tout seul. Des fenêtres sont ouvertes, *Word*, *Explorer* et *Outlook*, et un courrier électronique est en cours de rédaction. Par moments, Julien grogne de plaisir.

Derrière lui, Erwan Scoarnec, même tranche d'âge,

grand, brun, fin mais pas maigre, les traits vaguement slaves, est écroulé sur des coussins posés à même le sol. Il ne lâche pas des yeux le dos de Julien, et tâche de maîtriser sa nervosité et sa mauvaise humeur en fumant un joint. « Julien, tu y es ? Ça marche ? » Aucune réponse, Julien n'a sans doute même pas entendu. Exaspérant. Deux bouffées. « Réponds, au moins, dis quelque chose, merde ! »

Un geste désinvolte de la main, rien d'autre.

Erwan se lève, va chercher une bière dans le frigo de la cuisine. Au passage, il jette un regard ambigu sur la fille, Saffron, à peine plus de vingt ans, longue, mince, cheveux noirs à la taille et peau blanche presque translucide qui, un casque sur les oreilles, les Stooges plein pot, s'est coupée du monde. Et de lui. Elle aussi. Frustrant. Elle ondule en rythme devant un miroir étroit, haut, appuyé contre une pile de livres, fascinée par cette image d'elle-même qu'elle n'est pas sûre de reconnaître.

Un rugissement, lointaine réminiscence du cri de Tarzan, et Julien est debout devant l'ordinateur, bras levés. Les deux autres se précipitent. Ils sont là, tous les trois, figés. Devant leurs yeux, le bureau affiché à l'écran change de physionomie, une nouvelle fenêtre s'ouvre, un flux vidéo s'y matérialise et les enceintes de la machine se mettent à cracher des bruits de fond.

« En direct live de l'appartement du père Soubise.

— T'es chez lui ? » Saffron n'en revient pas.

« Sans déconner. » Erwan, pétard aux lèvres.

« *Yes man*. Et je contrôle aussi sa webcam. »

Les images montrent une pièce blanche, haute de plafond, moulures haussmanniennes, encombrée de rayonnages sur lesquels livres et dossiers se disputent la place avec, au fond, une porte, ouverte sur un cou-

loir. Au premier plan un homme, la petite quarantaine, cheveux poivre et sel, le visage glabre et affûté, plutôt pas mal pour un vieux. Il sifflote, assis à son bureau.

Soubise. L'homme de l'ombre. L'ennemi. À portée de main, à leur merci. Le champ des possibles s'élargit jusqu'au vertige.

« Explique, Julien, je ne comprends pas. » Saffron a une voix grave et un accent étrange, où se mêlent les tonalités du Sud-Ouest et un soupçon d'anglais. Son nom, Jones-Saber. Elle est française par sa mère, morte depuis longtemps, anglaise par son père, et elle a grandi dans le Périgord.

Julien parade. « Le plus dur c'était de trouver son IP¹. Je lui ai envoyé un mail signé de son patron, Cardona, le grand gourou du CEA, avec un fichier jpeg trafiqué en pièce jointe. Et le jpeg vérolé m'a renvoyé l'adresse. » Il jubile, prend du volume devant Saffron. « Soubise, il n'est pas très prudent. Et comme c'est son portable perso, il se croit à l'abri. »

Erwan reprend pied, terrain connu. « De toute façon, ces mecs-là, ils sont à la rue, question nouvelles technologies.

— Pas tous, pas tous. Je me suis fait coincer une fois déjà. » Julien chope sa canette, boit une gorgée puis montre l'écran. « Bon après, avec l'IP, il suffit d'un bon soft qui exploite les failles d'un autre soft. Là, en l'occurrence, le point faible c'est *Quicktime*.

— Arrête ton baratin de spécialiste, tu vois bien que tu emmerdes Saf'.

— Pas du tout, continue, j'aime la poésie.

1. Adresse Internet protocol : les quatre nombres qui identifient et localisent chaque machine reliée à Internet. (*Toutes les notes sont des auteurs.*)

— Pour faire simple, il y a un problème avec la façon dont la dernière version de *Quicktime* gère les instructions relatives à la mémoire. Comme le logiciel est identifié par les pare-feux et les antivirus habituels, son activité n'est pas suspecte. Passer par là n'attire pas l'attention. Et on peut jouer avec cette gestion bancaire, suffit de savoir quel code y insérer. » Un temps. « Moi, je sais. » Julien dans toute sa gloire.

Soubise se penche vers eux, vers son PC plutôt, et dans un même réflexe, Saffron et Erwan ont un mouvement de recul, avant de se regarder et d'éclater de rire.

« Tournée générale ! » lance Erwan. Il rallume le joint, tire dessus une fois et le passe directement à son pote. Puis il retourne vers le frigo et en sort d'autres bières.

Une dernière fois, Benoît Soubise se concentre sur son écran pour relire la conclusion de son mail de synthèse. Il corrige un mot, change deux virgules, raccourcit une phrase, puis l'envoie et quitte *Outlook*.

La fenêtre de son bureau est ouverte et, dehors, les façades de sa rue tranquille du dix-septième arrondissement retiennent les derniers traits de lumière du jour finissant. Cette année, avril est particulièrement doux. Il consulte sa montre, vingt heures passées, et se dit qu'il faut y aller, à ce dîner que Barbara a organisé pour lui, même s'il n'en a rien à foutre des amis qu'elle veut lui présenter.

L'écran de veille de son ordinateur se déclenche.

Soubise se lève, passe dans sa chambre, se regarde un instant dans le miroir de son dressing. Il hésite à se changer et renonce, le jeans fera l'affaire, c'est un

Armani, et sa chemise blanche présente encore bien. Rapide main dans les cheveux, pour les domestiquer un peu. Il attrape son imper d'été sur le dossier d'un fauteuil, ses clés de voiture, au passage, dans l'entrée, et sort.

L'autoradio est réglé sur *France Inter*. C'est le journal du soir, consacré pour l'essentiel à la campagne présidentielle. Les derniers sondages avant le premier tour, ce week-end, donnent le candidat de droite, Pierre Guérin, largement en tête à l'issue du scrutin. À les en croire, il aura plus de cinq points d'avance sur son *challenger* le plus sérieux, Eugène Schneider, champion du principal parti d'opposition. Parmi les dix autres prétendants au trône, seule la représentante du centre peut, selon l'analyste de la station, tirer son épingle du jeu, probablement au détriment de Schneider, à qui elle volera le plus de voix.

Soubise écoute d'une oreille distraite, le regard en maraude et le coude à la portière.

L'animateur enchaîne sans quitter pour autant la politique et revient sur la signature du décret de mise en chantier du réacteur EPR¹ de Flamanville, le 11 avril dernier. Guérin, actuel ministre de l'Économie et des Finances et candidat à l'élection présidentielle, aurait dit aujourd'hui même tout le bien qu'il pensait de ce projet, qui fera entrer l'industrie nucléaire française dans une nouvelle ère et confortera sa place de leader.

Intrigué, Soubise monte le volume et suit attentivement le reportage. Il y a quelques mois, l'attitude du ministre était fort différente, il était très hostile à cette nouvelle technologie. Pourquoi cette volte-face ? Main-

1. *European Pressurized Reactor* : réacteur nucléaire de troisième génération.

tenant ? Un timing qui risque de contrarier les propres projets de Guérin. À moins qu'il ne prépare un coup fourré.

Sitôt le laïus terminé, Soubise trouve son portable et cherche le numéro de Cardona dans son répertoire — peut-être aura-t-il, lui, une explication à ce mystère — sans se rendre compte qu'il dévie de sa trajectoire. Sa roue avant droite heurte le trottoir, il donne un coup de volant trop brusque et va s'encaster dans un utilitaire en stationnement. Choc, la ceinture se tend, la main qui tient le téléphone se relève violemment, propulsée par l'airbag qui explose, et l'appareil lui cogne l'arcade. Qui se met à saigner.

Agacé, Soubise sort de voiture, prend la mesure des dégâts, voiture HS, la jupe avant traîne au sol et frotte contre la roue gauche, et regarde autour de lui avec un long soupir. Couleurs rouges sur son imper. Il peste et s'essuie d'un revers de la main. En pure perte, il ne fait qu'étaler les taches. Un autre automobiliste s'est arrêté derrière Soubise, demande si tout va bien. Il propose d'appeler le Samu. Pas la peine. Un dépanneur ? Volontiers.

Le temps de faire embarquer sa voiture et de laisser un mot avec ses coordonnées sur le pare-brise de l'autre véhicule accidenté, Soubise a déjà trois quarts d'heure de retard. La nuit est tombée et Barbara appelle, inquiète. Il la rassure mais annule le dîner, en partie soulagé. Il doit rentrer chez lui pour désinfecter son arcade meurtrie et se changer, et il risque d'arriver trop tard. Lorsqu'elle lui propose de le rejoindre, il se dit fatigué et la dissuade, elle doit s'occuper de ses invités. Il lui téléphonera avant d'aller se coucher, pour lui souhaiter une bonne nuit.

Vingt minutes plus tard, un taxi dépose Soubise au

pied de son immeuble. Parvenu sur son palier, il glisse sa clé dans la serrure, la tourne et se fige. Quelque chose le dérange. Il met une ou deux secondes à comprendre, la porte n'est pas verrouillée. Il verrouille toujours sa porte. À double tour. Il a pu oublier, en partant ce soir, mais... Sans bruit, Soubise pousse le battant et se glisse à l'intérieur.

Le couloir est plongé dans l'obscurité. Il attend, laisse ses yeux s'habituer au manque de lumière, écoute. Derrière lui, la minuterie de la cage d'escalier s'arrête. C'est le noir total. Quelques secondes passent puis il le voit, faible, intermittent, dans son bureau. Un faisceau lumineux. Une lampe torche. Il y a quelqu'un chez lui. Il entend maintenant. Les bruits de clavier, les papiers déplacés. Il a une arme mais elle se trouve là-bas, avec le ou les intrus.

Silencieux, Soubise s'approche de sa cuisine, à l'opposé de l'entrée. À tâtons, sans quitter du regard la direction dangereuse, il localise son présentoir à couteaux, sur le plan de travail, et attrape le plus gros.

Il s'avance dans l'appartement. Le bureau est au fond, côté rue, la deuxième porte après celle du salon. En face, c'est sa chambre, avec son dressing, et à gauche la salle de bains. Il se rapproche lentement des luminosités, peut enfin jeter un œil. Un homme, seul, qui n'a pas remarqué son retour. Soubise se positionne sur le seuil, lame dans la main droite, l'autre sur l'interrupteur. Il détaille un instant la silhouette penchée en avant. Épaules larges, parka foncée, cagoule, gants, gestes sûrs, un pro. Il surveille l'activité d'un disque dur externe, relié au portable de Soubise, dont le voyant d'activité clignote.

Toujours pas de réaction.

Soubise allume, reste ébloui l'espace d'un instant.

L'homme s'est redressé, surpris lui aussi. Il commence à jurer, à voix basse, en faisant demi-tour puis se rend compte que c'est le maître des lieux qui l'a pris en flag'. Vite, il prend conscience du couteau. Geste réflexe d'apaisement, un pas en avant. « Attendez, je vais vous expliquer. »

Soubise relève l'arme. « T'approche pas.

— On peut s'arranger.

— Recule vers la fenêtre et retourne-toi. »

Le cambrioleur hésite.

« Grouille ! »

Le cambrioleur s'exécute.

Soubise entre, examine un instant son ordinateur. À l'écran une barre de progression aux deux tiers pleine. Il copie mes dossiers. Pourquoi, pour qui ? Soubise interrompt le processus puis regarde l'homme, qui ne le quitte pas des yeux. « Je t'ai dit de te retourner.

— Laissez-moi partir, ça vaut mieux.

— T'es chez moi, tu m'as agressé, je me suis défendu avec les moyens du bord. Si je te plante, tout le monde s'en fouttra. » Soubise trouve son mobile. « Alors ce qui vaut mieux, c'est que tu la fermes et que tu obéisses. » Il compose le 17 et s'apprête à appuyer sur la touche d'appel quand son bras droit est brutalement tiré vers l'arrière.

Il y a un second intrus. D'une main il enserme le poignet de Soubise et contrôle l'arme, de l'autre il le pousse contre un mur. Fort, vite. Choc. Face la première, le nez se brise. Choc. Le poignet claque et craque sur le montant de la porte.

Soubise hurle, le couteau lui échappe. Retournement, son second agresseur est lui aussi masqué et il amorce un coup de tronche. Soubise l'évite de peu en décalant son visage. Riposte du gauche, à l'aveugle, éton-

namment rapide. Le coup n'est guère efficace mais surprend néanmoins l'adversaire sur le côté de la tête.

L'homme recule, tandis que son complice attrape Soubise par les épaules et le précipite vers le bureau avec un grognement de rage. Perte d'équilibre, il bascule vers l'avant et sa tempe heurte le rebord de la table. Il s'effondre au sol, inanimé.

Halètements, les deux cagoulés restent là sans bouger, au-dessus du corps.

« On calte ! » dit le premier.

Le second ne bronche pas.

« Fissa, on dégage ! »

Enfin, une réaction. Le disque dur. Débranché, il disparaît dans une musette. Puis une nouvelle hésitation, l'ordinateur ?

« Allez ! Vent du cul dans la plaine ! »

La lumière s'éteint. Des pas précipités dans le couloir. Son pote est en train de se tirer. Le deuxième cambrioleur saisit le portable et, d'un geste sec, arrache tous les câbles avant de le fourrer dans son sac. Et de s'enfuir à son tour.

Dans le studio, Erwan réagit le premier, après un long moment de stupeur. « T'as tout ? » Il secoue vigoureusement son ami. « Oh ! Julien !

— Lâche-moi ! Ça va !

— T'as tout enregistré ?

— Ouais !

— La vidéo et ce qu'il avait dans son ordi ?

— Je t'ai dit que oui ! Lâche-moi maintenant !

— Remontre-la-moi.

— Pour quoi faire ?

— Je veux vérifier qu'on a bien tout. »

À contrecœur, Julien s'approche de l'iMac. Il met quelques secondes à se convaincre de toucher la souris. Après une longue inspiration, il se lance, déplace le curseur d'avancement dans la fenêtre *Quicktime* qui vient d'apparaître et s'arrête sur la silhouette, face caméra, d'un homme cagoulé penché vers l'objectif, dans la pénombre.

La lumière s'allume.

Putain... Mais qu'est-ce que... Attendez, on peut s'arranger...

Amorce d'un bref échange, surréaliste parce que l'issue est déjà connue, dramatique. Trois silhouettes s'élancent dans un ballet morbide et violent. Seul Soubise est identifiable. Bruits de lutte, râles, chocs, craquements, cri de douleur, visage en sang, plaintes, grognements. Encore des coups, des meubles volent, secousses, un corps chute. Puis plus rien, juste des halètements. Et l'urgence.

Julien arrête le film.

Saffron tremble. « Ce type, Soubise, il est mort. »

Ils le savent tous les trois, plus question de simple intrusion informatique à présent, ils sont mêlés à un cambriolage doublé d'une agression violente, probablement mortelle. Et pas sur n'importe qui. L'échelle des emmerdements n'est plus la même.

Erwan pose la question qu'ils ont tous trois en tête.

« Julien, ils peuvent remonter jusqu'à nous ? »

Julien hausse les épaules, baisse les yeux, hésite.
« Normalement, on devrait être tranquilles.

— Normalement ? » Erwan s'énerve. « Ça veut dire quoi, normalement ?

— Normalement, ça veut dire normalement. J'ai *spoofé* ton IP pour la cacher, et j'ai rebondi sur plusieurs bécanes et serveurs avant de me connecter à

l'ordi de l'autre con, là. Avec ça, il ne serait jamais remonté jusqu'à toi, mais...

— Mais ?

— Comment je pouvais savoir que deux mecs viendraient pour le flinguer et lui piquer sa machine ? Tu le savais, toi ? S'ils jettent un œil dans le système, ils finiront par voir qu'il y a eu une intrusion ! Ensuite, ils se mettront à chercher qui est entré, c'est sûr. Et s'ils sont bons, ils mettront du temps, mais ils trouveront. » Comme pour se justifier encore, Julien ajoute. « Ça devait être discret, mais une couille pareille, c'était pas prévu ! »

Erwan murmure entre ses dents, « s'ils sont bons », puis explose, « putain de merde ! » Il y a un temps de silence. Il fait le tour de la pièce, lentement, s'appuie un instant au rebord de la fenêtre, respire à fond.

Les deux autres le regardent, attendent.

Erwan revient vers eux. « Bon, faut se calmer. Et réfléchir. »

Ils s'installent tous les trois sur les coussins, en cercle.

Erwan devrait parler mais il garde le silence, alors Saffron se lance, sur un ton mal assuré. « Faudrait pas appeler la police ? »

Les deux garçons la fusillent ensemble du regard et c'est Erwan qui répond. « Sûrement pas ! La dernière des choses à faire. Julien a été condamné une fois pour s'être introduit dans des systèmes informatiques et son sursis tomberait. Retour direct à la case prison. Moi, j'ai déjà eu des accrochages violents avec Soubise. C'est même pour ça qu'on est là ce soir. Alors pas question de parler aux flics, trop risqué. »

Julien propose de mettre la vidéo sur le Net. « C'est notre meilleure chance. Une fois qu'elle sera publique, nous serons plus ou moins à l'abri. »

Erwan réfléchit un instant. « C'est possible de savoir qui a mis un fichier sur un site de partage de vidéos ?

— Pas évident. Et on peut essayer de se cacher pour rendre l'identification plus difficile mais... Il y a toujours un risque.

— Alors non, pas le Net.

— Merde, Erwan !

— Pas le Net ! Pas tout de suite. Il nous reste douze jours jusqu'à notre opération. Après ce qui s'est passé ce soir, il va y avoir une enquête. Si nous sommes impliqués dans l'enquête, nous serons interrogés, coincés d'une façon ou d'une autre, et Gédéon tombe à l'eau et ça, il n'en est pas question. Nous ne renoncerons pas à une opération sur laquelle nous travaillons depuis six mois, un vrai truc dont tout le monde rêve, et que personne n'a jamais fait.

— Gédéon ? Et nous alors, il nous arrive quoi si tes pros nous trouvent avant ?

— On va disparaître. On a déjà tout prévu, non ? Deux semaines max à tenir le coup, simple routine. » Silence, puis Erwan se lève. « Très bien, la décision est prise. Consignes de sécurité habituelles. Julien, tu sais où aller, et tu continues à travailler sur Gédéon. Saf', je t'emmène, je te mets à l'abri, ensuite j'irai me planquer. »

Saf' soupire et acquiesce d'un signe de tête.

Erwan lui prend le visage des deux mains. « Je m'occuperai de la vidéo quand Gédéon sera fini, promis. Maintenant, action ! »

Dans les secondes qui suivent, c'est le branle-bas de combat pour organiser la cavale.

Julien s'occupe de l'ordinateur. Après avoir nettoyé le disque dur aussi bien que possible, il débranche l'iMac et le range dans un grand sac-poubelle. Puis il

DES MÊMES AUTEURS

Dominique Manotti

Aux Éditions Gallimard

Dans la Série Noire

L'ÉVASION, 2013

BIEN CONNU DES SERVICES DE POLICE, 2010 (Folio Policier n° 611)

Avec DOA

L'HONORABLE SOCIÉTÉ, 2011. Grand Prix de littérature policière 2011. Folio Policier n° 688

Aux Éditions Rivages

LORRAINE CONNECTION, 2006

NOS FANTASTIQUES ANNÉES FRIC, 2001

KOP, 1998

À NOS CHEVAUX, 1997

Aux Éditions du Seuil

LE CORPS NOIR, 2004

SOMBRE SENTIER, 1995

Retrouvez Dominique Manotti sur son site Internet :
www.dominiquemanotti.com

DOA

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

CITOYENS CLANDESTINS, 2007, Folio Policier n° 539

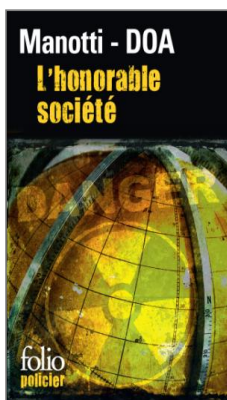
LE SERPENT AUX MILLE COUPURES, 2009, Folio Policier n° 646

Avec Dominique Manotti

L'HONORABLE SOCIÉTÉ, 2011, Grand Prix de littérature policière 2011. Folio Policier n° 688

Dans la collection Folio Policier

LA LIGNE DE SANG, 2010, n° 453



L'honorable société Dominique Manotti et DOA

Cette édition électronique du livre
L'honorable société de Dominique Manotti et DOA
a été réalisée le 07 mars 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070450138 - Numéro d'édition : 248050).

Code Sodis : N54168 - ISBN : 9782072480812
Numéro d'édition : 248052.